



**HAL**  
open science

## **La famille italienne dans la colonie Cecilia. Histoire, réceptions, représentations**

Isabelle Felici

► **To cite this version:**

Isabelle Felici. La famille italienne dans la colonie Cecilia. Histoire, réceptions, représentations. Nicolas Violle. Familles latines en migration, Représentations littéraires, sociologiques, historiques, Presses universitaires Blaise Pascal, pp.43-78, 2011. <hal-03068917>

**HAL Id: hal-03068917**

**<https://hal.science/hal-03068917v1>**

Submitted on 21 Sep 2021

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



HAL Authorization

## La famille italienne et la colonie Cecilia Histoire, réception, représentations

*Assim passou pelo Brasil de ontem uma rajada de sonho e de idealismo. Era um sonho velho como o mundo, mas que espaçadamente floresce, desabrochada ao sol do sentimento e da inteligência, a sua maravilhosa flor vermelha.*

Afonso Schmidt, *Colônia Cecilia. Uma aventura anarquista na América.*

En 1890, le vétérinaire et agronome anarchiste Giovanni Rossi part au Brésil avec quelques pionniers, pour implanter une colonie agricole et socialiste<sup>1</sup> et démontrer que l'idéal socialiste-anarchiste est « juste et réalisable<sup>2</sup> ». Après plusieurs tentatives infructueuses d'expériences communautaires en Italie, Rossi suit la grande vague d'émigration italienne vers le Brésil où il crée la Cecilia. La façon dont la colonie est née et ses péripéties sont maintenant bien connues<sup>3</sup> et nous y revenons ici dans la perspective familiale : en effet, parmi les principes qu'il convient d'appliquer dans cette colonie expérimentale, figure en bonne place l'abolition du « modèle bourgeois » de la famille. Au sein de la Cecilia, on le remplace par le modèle de la famille polyandre, la seule forme de polygamie qui pouvait concrètement s'y réaliser, la plupart des membres étant des hommes, « condamnés », comme Rossi lui-même, à un célibat forcé.

Avant que ne germe l'idée d'un nouveau modèle familial, la femme était déjà au centre des préoccupations de Rossi, qui en donne une image globalement progressiste. Nous le verrons à travers ses écrits dans lesquels il expose aussi la nécessité de détruire le modèle familial traditionnel et théorise un nouveau modèle familial qu'il dénomme « baiser amorphiste ». Des échos assez sonores de ce modèle familial nous parviennent aujourd'hui encore. Nous les chercherons notamment dans deux ouvrages où la colonie d'Italiens anarchistes est largement représentée : *Colônia Cecilia. Uma aventura anarquista na América* (1942) d'Afonso Schmidt et *Anarquistas graças a Deus*, de Zélia Gattai (1979). Comme dans les textes de Rossi, apparaissent dans ces deux ouvrages des frictions entre modèle traditionnel et modèle « amorphiste », qui caractérisent aussi toute l'histoire de la Cecilia.

### La femme, sujet pensant et éternel idéal

Avant même qu'il ne soit question de « baiser amorphiste », Rossi montre, sur la question féminine, une grande ouverture d'esprit par rapport aux hommes de son époque, y compris les anarchistes, lesquels n'envisagent guère la femme autrement que comme compagne ou mère, voire comme symbole, souvent guerrier, de l'anarchie, ou encore comme muse. Rossi en fait au contraire un sujet pensant, parlant, écrivant... Le nom qu'il donne à la colonie qu'il établit au Brésil est aussi celui d'une femme. Avant de désigner la colonie, Cecilia était le nom du personnage féminin d'un roman de Rossi, intitulé *Un comune socialista* et accompagné, dans la première des cinq éditions qui se succèdent entre 1878 et 1891<sup>4</sup>, de l'épithète « semi-véridique ».

---

<sup>1</sup> Le terme n'est, bien sûr, pas à prendre avec la même signification, ni la même connotation qu'aujourd'hui.

<sup>2</sup> C'est ainsi que Rossi présente son projet dans une lettre au journal anarchiste parisien *La Révolte*. Voir le numéro du 31 mai-6 juin 1890.

<sup>3</sup> Voir notre ouvrage *La Cecilia Histoire d'une communauté anarchiste et de son fondateur Giovanni Rossi*, Lyon, ACL, 2000. Voir aussi la bibliographie donnée en fin d'article.

<sup>4</sup> Nous citerons ici l'édition de 1891 à laquelle renvoient les chiffres entre parenthèses : Giovanni Rossi, *Un comune socialista*, 5<sup>e</sup> édition, Livourne, Tip. E. Favillini, 1891.

Cecilia est, sous la plume très stéréotypée de son créateur, adorable sur tous les plans : d'une beauté très douce et suave (p. 24), elle est de taille moyenne mais ses membres sont robustes, elle a le teint rose, les yeux bleus, le chef orné de magnifiques tresses blondes. Un ange, dit son frère Alessandro. Son comportement aussi est irréprochable et elle est affectueuse et émouvante. En d'autres termes, elle est l'idéal féminin, comme le suggère encore en 1913 l'auteur d'un article paru dans un périodique anarchiste pisan, Gino Del Guasta :

Cecilia ! Nom de femme ; nom de mère, d'épouse, de sœur, un triptyque auguste et symbolique de douceur, de charité, d'amour ; parfum suave de genêt, baume aux senteurs de magnolia<sup>5</sup>.

Le texte de Rossi est autant un roman d'amour qu'un roman utopique puisqu'en même temps que se réalise le rêve du protagoniste et narrateur, Cardias, de créer une communauté agricole fondée sur les principes du socialisme, se concrétise son amour pour Cecilia.

Là où Rossi sort des conventions et des stéréotypes, c'est en faisant de Cecilia l'artisan de cette création et l'alliée politique de Cardias : c'est elle en effet qui convainc son frère propriétaire terrien de laisser son domaine aux paysans désireux de fonder cette commune socialiste. Cecilia est aussi la maîtresse de ses propres pensées : elle a beau être une toute jeune fille de dix-sept ans, elle a déjà embrassé la "foi" socialiste et ce d'une façon qu'elle garde secrète (p. 25). Le lecteur peut ainsi imaginer que c'est grâce à ses lectures qu'elle a choisi son idéal et non, comme c'est souvent le cas dans la littérature politique de l'époque, par amour pour un héros/martyr ou dans l'ombre d'un père ou d'un compagnon. C'est là encore un signe d'ouverture d'esprit sur la question féminine de la part de Rossi, un tout jeune homme d'une vingtaine d'années lorsqu'il écrit son roman. Les deux protagonistes sont d'ailleurs constamment sur un pied d'égalité puisqu'ils échangent des lettres, des idées, que Cecilia se contente parfois d'approuver mais qu'elle discute souvent âprement.

Cecilia est désormais indissociablement liée à l'idéal socialiste auquel Cardias – et nous prions le lecteur de garder à l'esprit l'étymologie grecque que Rossi a voulue pour le nom de son personnage – s'est donné corps et âme : « Je rêvai de Cecilia, de ses rosiers, de la Révolution Sociale » (p. 25). « Parler de Socialisme revenait pour nous à parler d'amour » (p. 32). Cecilia devient le seul amour possible pour Cardias : « J'avais trouvé l'idéal auquel j'aspirais depuis si longtemps. J'aimais pour la première et ultime fois » (p. 32).

Il est assez tentant de prendre à la lettre ces déclarations de Cardias et de les transposer à Rossi lui-même, qui ne fait qu'un avec le personnage de son roman, dont, en toutes circonstances, il utilise le nom comme pseudonyme. Même sans aller très loin sur le chemin glissant de l'interprétation psychologique, en "fréquentant" Rossi assidûment, on a rapidement l'impression qu'il est arrivé encore garçon à la Cecilia (à trente-quatre ans), parce qu'il n'a pas trouvé le modèle vivant de cet amour de papier qu'il décrit, avec des accents poignants, à travers le personnage de Cecilia. Alors que, comme nous le verrons, il se montre particulièrement disert sur ses aventures sentimentales survenues au sein de la colonie Cecilia, il faut bien remarquer qu'il ne laisse rien transparaître de ses aventures sentimentales avant le Brésil.

---

<sup>5</sup> « Cecilia ! nome di donna ; nome di madre, di sposa, di sorella ; un trittico augusto e simbolico, di dolcezza, di carità, d'amore ; profumo soave di ginestra, balsamo aulitoso di magnolia. » Gino del Guasta, « Conversando con Giovanni Rossi (Cardias) il fondatore della colonia Cecilia », *L'Avvenire anarchico*, 1913.

Cette intuition est d'ailleurs confirmée par un texte de Rossi, une lettre qu'il écrit dans sa quarantième année, alors qu'il a déjà vécu l'expérience, éprouvante, du baiser amorphiste, qu'il a quitté la colonie Cecilia, qu'il vit isolé dans le sud du Brésil, à Taquari. Il est alors en correspondance avec un jeune militant anarchiste suisse qui s'intéresse au socialisme expérimental, Alfred Sanftleben<sup>6</sup>, et qui lui sert de confident :

Je serai avec toi franc comme un frère. A vingt-cinq ans, tu es encore dans cette crise psychologique par laquelle nous sommes tous passés, avant ou après avoir atteint ton âge. C'est la crise de l'amour idéalisé, sanctifié, c'est-à-dire de beaucoup supérieur à l'amour réel et physiologique, lequel est artistique sans être idéal, bon sans être sacré. Il me semble que tu commets l'erreur propre à toutes les psychopathies, celle de ne voir que les extrêmes, les exagérations : soit l'amour brutal, soit l'amour sublime ; le premier, à juste titre, te répugne, et pour le second tu ne trouves pas de femme, et même si tu la trouvais, vous tomberiez vite tous deux de l'idylle ou de la poésie vers la déception, parce que ce qui n'est que surexcitation nerveuse ne dure pas. L'amour est plus simple, plus modeste, moins poétique ; l'amour d'une jeune femme bonne, intelligente et gracieuse suffit à illuminer et égayer la vie ; si tu refuses de le connaître, tu te privas volontairement d'un grand bienfait, tu en privas la créature inconnue qui ne trouvera peut-être pas ailleurs la joie qu'elle trouverait auprès de toi et tu refuses ta participation génératrice au progrès humain. Cher ami, préservons-nous des excès. En chaque femme et en chaque homme, il y a encore tellement de bonnes choses, même dans les strates les plus profondes, qu'un amour capable de satisfaire tes aspirations est presque toujours possible, pour peu que tu veuilles bien descendre de tes nuages<sup>7</sup>.

On le voit, Rossi brosse ici, vingt ans plus tard, le portrait psychologique du jeune homme qu'il était quand il décrivait l'amour idyllique de Cecilia et Cardias.

Dans le déroulement du roman, un détail aurait pu donner à Cecilia, si elle avait vraiment existé avec les caractéristiques que Rossi lui octroie, une raison de s'offusquer : Cardias, de façon assez "bourgeoise", demande la main de la jeune fille à son frère et pas à elle directement. Elle n'est donc pas aussi maîtresse d'elle-même qu'on pourrait le souhaiter. Rossi n'a pas corrigé cette maladresse dans les éditions successives du roman, dans lesquelles il avait pourtant essayé de se montrer plus « aride », comme il l'explique dans la préface de la cinquième édition :

La touche de sentimentalisme et de rhétorique que l'auteur, alors tout jeune homme, mit dans ces pages la première fois qu'elles furent imprimées en 1878, plut davantage que la sécheresse formelle

---

<sup>6</sup> Sanftleben a publié en 1897, dans une traduction allemande, tout le matériel qu'il a recueilli sur la Cecilia, coupures de presse, manuscrits, lettres qu'il a reçues de Rossi. Alfred Sanftleben, *Utopie und Experiment. Studien und Berichten von Dr Giovanni Rossi ("Cardias") nebst Artikeln von : Sestilio Rossi, Filippo Turati, Ettore Guindani, Luigi Molinari, Leonida Bissolati, C. Timmermann, Johann Most, Peter Kropotkin, A. Cappellaro, François Coppée, Georges Montorgueil, Rouxel, Jean Grave, Errico Malatesta. Gesammelt und übersetzt von Alfred Sanftleben ("Slovak")*, Zurich, 1897, réédition à Berlin par Karin Kramer Verlag en 1979. Notons que cette réédition comporte une traduction en allemand de la lettre de Rossi à Sanftleben citée dans la note suivante, qui ne figurait pas dans le recueil de 1897.

<sup>7</sup> « Ti sarò franco come fratello. A venticinque anni, tu sei ancora in quella crisi psicologica per la quale tutti siamo passati, prima o dopo la tua età. È la crisi dell'amore idealizzato, santificato, vale a dire molto superiore all'amore reale e fisiologico, il quale è artistico senza essere ideale, è buono senza essere santo. Mi pare che tu sia nell'errore proprio a tutte le psicopatie, di non vedere che gli estremi, le esagerazioni : o l'amore brutale o l'amore sublime ; il primo giustamente ti ripugna, e per il secondo non trovi la donna, e se anche tu la trovassi, cadreste presto ambedue dall'idillio o dal poema nella delusione, perché ciò che è sovraccitazione nervosa non dura. L'amore è più semplice, più modesto, meno poetico ; l'amore di una donnina buona, intelligente e graziosa, basta per illuminare e per allietare la vita ; se ti rifiuti a conoscerlo, ti privi volontariamente di un gran bene, ne privi quella creatura ignota che forse altrove non troverà la gioia che troverebbe con te, e rifiuti al progresso umano il tuo concorso generativo. Caro amico, guardiamo dalle esagerazioni. In ogni donna e in ogni uomo c'è ancora tanto di buono, sia pure nelle stratificazioni più profonde, da rendere quasi sempre possibile un amore capace di soddisfare le tue aspirazioni, per poco che tu voglia scendere dalle nuvole. » Lettre de Giovanni Rossi à Alfred Sanftleben, Taquari, 29 novembre 1896, conservée à l'Institut International d'Histoire Sociale d'Amsterdam, fonds Giovanni Rossi.

adoptée dans les éditions qui ont suivi ; on tient compte aujourd'hui de l'avis des lecteurs, en revenant à l'ancienne mouture pour cette cinquième édition qui est presque une réimpression de la première. Si quelqu'un trouve qu'elle est enflée ou emmiellée, je suis moi, aujourd'hui, parfaitement d'accord avec lui<sup>8</sup>. (p. 4)

Mais pardonnons ce détail à Rossi qui a par ailleurs le mérite de mettre sous la plume de Cecilia elle-même le sujet délicat de la famille :

Nous entendons perfectionner la famille en éduquant les jeunes des deux sexes, en établissant l'amour comme seule raison possible de s'unir, en donnant des droits et des devoirs égaux à l'homme et à la femme, en supprimant le mariage, en soustrayant les enfants à l'autorité, mais non à l'amour des parents<sup>9</sup>. (p. 34)

### Comment Rossi en arrive à vouloir détruire la famille

Le sujet de la famille avait déjà été amorcé dans le préambule que Rossi adjoint au roman et qu'il adresse « aux bourgeois ». Il s'en prend, entre autres méfaits (la propriété, la religion...), à la famille et aux liens du mariage, qu'il appelle prostitution conjugale, une expression qu'on trouve souvent chez les partisans de l'union libre : dans les deux tiers des cas les mariages sont une forme de prostitution puisque l'union entre l'homme et la femme n'est pas motivée par les sentiments, mais par l'intérêt des familles, la sauvegarde de la propriété, etc. Pour le tiers restant, on en arrive au même résultat au fil du temps puisque l'amour, « ce noble sentiment qui donne une forme poétique à une loi inéluctable de la nature, n'est, dans la plupart des cas, ni éternel ni exclusif<sup>10</sup> » (p. 9).

L'amour de Cardias et Cecilia est donc bien une exception, à laquelle Rossi s'accroche, sans souci des contradictions, puisqu'il propose un nouveau cas d'amour modèle, et de famille modèle, dans un ouvrage qu'il publie en 1883, *Cosa vogliono i contadini*<sup>11</sup>. Il s'agit une fois encore d'un ouvrage pédagogique d'actualité : dans les années quatre-vingts du XIX<sup>e</sup> siècle, Rossi lance plusieurs projets de communauté agricole<sup>12</sup> ; il a besoin d'un manuel pour indiquer aux paysans les principes à suivre et pour combattre les préjugés. Cette fois, le protagoniste est un vieil anarchiste, dont les commères disent le plus grand mal : voleur, puisqu'il est contre la propriété individuelle, fauteur de scandale, puisqu'il est mécréant, et immoral, puisqu'il prône l'union libre. Cela ne l'empêche pas d'être, dans la description de Rossi, un parfait *paterfamilias* :

Grand-père Maso est immoral, marmonnent les bigotes, parce qu'il dit que quand mari et femme ne s'aiment plus, ils feraient mieux de se quitter.

Et pourtant, il n'y a pas d'homme plus attaché à sa famille que Grand-père Maso. Sa vieille compagne et lui s'aiment profondément, ils sont toujours d'accord, ils se conseillent mutuellement et il n'y a jamais rien à redire. Ses enfants l'adorent et ses petits-enfants passeraient leur temps sur ses

---

<sup>8</sup> « Quel tanto di sentimentalismo e di retorica che l'autore, allora giovinello, mise in queste pagine la prima volta che furono stampate, nel 1878, piacque più della forma arida adoperata nelle edizioni successive ; ed ora si segue il parere dei lettori, tornando all'antico con questa quinta edizione, che è quasi una ristampa della prima. Se qualcuno trova che è gonfia o zuccherata, io, oggi, sono perfettamente d'accordo con lui. »

<sup>9</sup> « La famiglia intendiamo perfezionarla educando i giovani dei due sessi, stabilendo sola ragione possibile di unione l'amore, dando uguali diritti e uguali doveri all'uomo ad alla donna, sopprimendo il matrimonio, togliendo i figli all'autorità, ma non all'amore dei genitori. »

<sup>10</sup> « Quel gentile sentimento che veste di forme poetiche una legge ineluttabile di natura, nel maggior numero dei casi, non è eterno né esclusivo. »

<sup>11</sup> *Cosa vogliono i contadini. Veglia in un podere toscano raccontata da Giovanni Rossi*, Milan, Biblioteca socialista della Plebe, n°11 et 12, 1883.

<sup>12</sup> La presse socialiste italienne de la décennie 1880 en témoigne. Sur l'expérience la plus aboutie, Cittadella, voir les documents recueillis dans Luisa Betri, *Cittadella e Cecilia : due esperimenti di colonia agricola socialista*, Milan, Edizioni del Gallo, 1971.

genoux à tirer sa barbe longue et blanche comme un fagot de chanvre peigné. Sous son toit, les femmes n'ont jamais fait de tort à leur mari ; dans un petit village, on finit toujours par tout savoir : les hommes non plus ne se sont pas fait remarquer par des pratiques scandaleuses<sup>13</sup>.

On le voit, le modèle de la famille, traditionnelle mais heureuse, est tenace. D'ailleurs, Rossi ne semble pas non plus être en rupture avec ses propres parents, un père avocat et une mère fille de médecin, puisque le premier endroit où il exerce, dès 1876, ses talents de vétérinaire et d'agronome, après ses brillantes études, est Montescudaio près de Pise, où sa famille possède des terres. La rupture avec le modèle familial préconisée par Rossi n'est donc pas pour lui une forme de revanche sociale ou familiale, mais bien un principe, au même titre que l'abolition de la religion, de l'État, de la propriété individuelle. Elle ne devient réellement son cheval de bataille que lorsque la famille lui apparaît comme le véritable obstacle à son projet de communauté.

C'est en effet au sein de la Cecilia que Rossi prend de plus en plus violemment en grippe la famille. Si le sujet n'est pas du tout abordé dans le premier compte rendu qu'il dresse de la colonie en 1891<sup>14</sup> (et pour cause : aucune famille n'avait encore rejoint la colonie), il est récurrent dans le compte rendu qu'il écrit en 1893 :

Je suis tellement convaincu que la famille est le plus grand foyer d'immoralité, de méchanceté, d'ânerie, que, s'il m'était donné de détruire au choix un des grands fléaux humains : la religion ou les sauterelles, la propriété individuelle ou le choléra, la guerre ou les moustiques, le gouvernement ou la grêle, les parlements ou les fistules, la patrie ou la malaria, sans hésiter, je choiserais de détruire la famille<sup>15</sup>. (p. 61)

Ce qui le conduit à s'exprimer ainsi, c'est l'attitude qu'il a pu observer chez les personnes qui appartiennent à la fois à la Cecilia et à un groupe familial constitué, lesquelles font passer la solidarité familiale avant la solidarité communautaire. Rossi le remarque en particulier chez les femmes, comme en témoigne une lettre qu'il envoie au journal anarchiste de Livourne, *Sempre Avanti*, au printemps 1893 :

Au cours de notre expérience, il nous semble avoir fait une grande découverte : le communisme est incompatible avec la famille. Nous devons imputer les plus grandes tribulations passées et présentes aux égoïsmes, aux jalousies entre familles. Les épouses sont les pierres du scandale et les maris, en général, se laissent mener par le bout du nez<sup>16</sup>.

---

<sup>13</sup> « Nonno Maso è immorale, biascicano le bacchettone, perché dice che quando moglie e marito non si vogliono più bene, farebbero meglio a lasciarsi. Eppure non c'è uomo più affezionato in famiglia, di Nonno Maso. Con la sua vecchia mogliera si vogliono un bene all'animo, vanno sempre d'accordo, si consigliano e non c'è mai che dire. I figliuoli l'adorano, ed i nipotini gli starebbero sempre sulle ginocchia a tirargli la barba lunga e bianca come un manipolo di canapa pettinata. Né in casa sua le donne hanno fatto torto ai mariti ; in un paesetto si sa sempre : né gli uomini si sono fatti scorgere per pratiche scandalose ». *Cosa vogliono i contadini, op. cit.*, p. 5.

<sup>14</sup> Giovanni Rossi ajoute un troisième chapitre à son ouvrage *Un comune socialista* réédité en 1891, chapitre qu'il consacre au voyage des pionniers de la Cecilia et à leur arrivée au Brésil. Ce texte, présenté et annoté par nos soins, a fait l'objet d'une pré-publication CIRCE à l'Université de la Sorbonne Nouvelle-Paris 3 en 1994.

<sup>15</sup> « Per me, sono tanto convinto che la famiglia è il più grande focolaio di immoralità, di cattiveria, di asinaggine, che se mi fosse dato distruggere a scelta uno dei grandi flagelli umani : la religione o le cavallette, la proprietà individuale o il choléra, la guerra o le zanzare, il governo o la grandine, i parlamenti o le fistole, la patria o la malaria, senza esitare, sceglierei di distruggere la famiglia. » *Cecilia comunità anarchica sperimentale. Un episodio d'amore nella colonia Cecilia*, Biblioteca del *Sempre Avanti*, n°7, Tip. S. Belforte, Livourne, 1893. Nouvelle édition : Pise, Biblioteca Franco Serantini, 1993. Dorénavant, les chiffres entre parenthèses renvoient à la réédition de 1993.

<sup>16</sup> « Nel corso del nostro esperimento ci pare di aver fatto una grande scoperta : che il comunismo è incompatibile con la famiglia. Le maggiori tribolazioni passate e presenti dobbiamo imputarle agli egoismi,

Dans son compte rendu rédigé sensiblement au même moment, il reprend des arguments similaires :

[Les femmes] se sont toujours disputées entre elles pour profiter du bien commun. Les femmes qui avaient des liens de parenté ont tenté de monopoliser les pauvres objets dont elles pouvaient disposer. Elles ont vu d'un mauvais œil arriver de nouvelles personnes qui étaient, selon elles, la cause de la diminution des faibles moyens de subsistance. Et elles ont accueilli les nouvelles camarades avec froideur, les comblant d'impolitesses de toutes sortes. Celles-ci, maltraitées, ont apporté dans leur famille leur ressentiment et ont ainsi rendu leurs maris méfiants<sup>17</sup>. (p. 40)

Pour comprendre, et non pas justifier ces réactions féminines, il faut les replacer dans le contexte de grande misère, économique et donc alimentaire, qui règne dans la communauté, surtout au moment où celle-ci s'agrandit numériquement de façon brutale, portant en quelques jours la communauté de quelques dizaines à plus d'une centaine de personnes. Ce manque de générosité s'explique ainsi sans doute par l'instinct de survie de ces femmes, pour elles-mêmes et pour leurs enfants, qu'elles craignent de voir sous-alimentés.

### **Le baiser amorphiste**

Mais la misère est également morale et sexuelle. Et la famille est alors à nouveau un obstacle parce que, pour combattre cette misère, ni les femmes, ni les hommes qui rejoignent la colonie, la plupart du temps déjà réunis en couples, ne sont prêts à aller si loin dans le partage et la solidarité. Giovanni Rossi trouve donc une solution au problème du célibat forcé, solution qu'il appelle « baiser amorphiste » :

Sur le plan moral, seul l'esprit de famille nous fait obstacle, mais nous espérons l'éliminer, surtout si de nouveaux camarades, que nous attendons, acceptent d'échanger le baiser amorphiste<sup>18</sup>.

On lance en effet des appels afin de mettre un terme au célibat forcé auquel sont contraints les hommes de la colonie. La presse anarchiste, française et italienne, s'en fait le relais. Ainsi *La Révolte* :

Il y a bien encore beaucoup de préjugés à déraciner, mais que voulez-vous, on ne peut faire tout à la fois ; ce qui nous tourmente le plus, c'est que le libre amour n'a pas encore pénétré dans le cœur des compagnes, ce qui produit beaucoup d'ennui à ceux qui sont seuls, et malgré cela personne n'a manqué de respect aux femmes. Nous serions bien aise que quelques femmes convaincues viennent nous rejoindre bientôt<sup>19</sup>.

et *Sempre avanti* ! :

---

alle gelosie, alle invidie di famiglia. Le mogli sono le pietre dello scandalo, e i mariti, in generale, si lasciano menare per il naso. » *Sempre Avanti* !, Livourne, 15 avril 1893.

<sup>17</sup> « Hanno sempre fatto a gara nel profittare della cosa comune. Le donne tra loro parenti hanno cercato di monopolizzare le povere cose, delle quali potevano disporre. Hanno visto di mal animo l'arrivo di nuove persone, che sembrava loro venissero a diminuire i pochi mezzi di esistenza. Ed hanno accolto le nuove compagne con freddezza, prodigando loro sgarbi di ogni modo. Queste maltrattate, hanno portato nelle loro famiglie i loro risentimenti, ed hanno così indispettiti i rispettivi mariti. »

<sup>18</sup> « Sul campo morale, non ci contrasta che lo spirito di famiglia, ma speriamo di eliminarlo, specialmente se i nuovi compagni, che aspettiamo, vorranno scambiare lo bacio amorfista. » Lettre de Giovanni Rossi, *Sempre Avanti* !, Livourne, 22 avril 1893.

<sup>19</sup> Lettre d'Amilcare Cappellaro du 8 décembre 1892, *La Révolte*, Paris, 18-24 février 1893.

Jeunes femmes courtoises et douces : le plus grand service que vous puissiez rendre à l'humanité est de vous laisser embrasser souvent et par beaucoup d'hommes, en plein jour – c'est une façon de parler – en conseillant à vos co-amants de garder leur calme. Camarades anarchistes, conspuez les maris uxoricides<sup>20</sup>.

Qu'en est-il exactement de ce « baiser amorphiste » ? La deuxième partie du compte rendu rédigé en 1893, *Un episodio d'amore nella colonia Cecilia*, permet de s'en faire une idée et en donne une définition : si l'union libre permet à chacun de mettre un terme à une relation quand bon lui semble, le baiser amorphiste va plus loin puisqu'il est « le croisement multiple et simultané d'affections, désiré par tous et que personne ne craint<sup>21</sup> » (p. 65).



Couverture de *Quaderni della libertà*, São Paulo, 5 juin 1932.

Cette fois, Rossi théorise à partir d'une expérience pratique d'amour libre qui a eu cours à la Cecilia grâce à une femme « émancipée des préjugés de la société bourgeoise<sup>22</sup> ». Adele Serventi, née en 1860, arrive à la Cecilia en novembre 1892 avec son compagnon Annibale (p. 43). C'est d'elle qu'il est question, sous l'anagramme Elèda, dans *Un*

<sup>20</sup> « Donnine gentili e buone ! Il servizio più grande che potete rendere all'umanità, è di farvi baciare spesso e da molti, alla luce del sole – così almeno per modo di dire – raccomandando la pace ai vostri coamanti. Anarchici, fischiate i mariti uxoricidi ». Lettre de Giovanni Rossi datée d'avril 1893, *Sempre avanti !*, Livourne, 4 juin 1893.

<sup>21</sup> « multiplo e contemporaneo intreccio di affetti, da tutti desiderato, da nessuno temuto ».

<sup>22</sup> L'expression est utilisée par Amilcare Cappellaro dans la lettre à *La Révolte*, déjà citée.

*episodio d'amore nella colonia Cecilia*. Sous forme de questionnaire et d'entretien sociologique avec les membres de la famille polyandre, Rossi décortique les différentes phases par lesquelles sont passés les "cobayes" de cette expérience, à laquelle lui-même a participé. Le résultat est un joli texte, touchant, un très beau texte amoureux, qui a eu son succès en son temps et a été maintes fois republié<sup>23</sup>.

Ce texte contient de nouvelles marques de l'ouverture d'esprit de Rossi quant à la femme, dont il respecte intimement la liberté et l'autonomie vis-à-vis de l'homme, allant même jusqu'à l'aider à surmonter ses préjugés et à faire éclore des sympathies qu'elle aurait tendance à étouffer, facilitant ainsi l'extension de la famille polyandre :

En l'absence de raisons étrangères à ma volonté, je dirais à Elèda :

– Écoute, je désire qu'une bouffée de jeunesse vienne égayer le midi de ta vie. Quelle sympathie ton cœur ressent-il ? Confie-la moi. Est-elle petite ? Elle grandira. Est-elle floue ? Elle prendra bientôt des contours plus précis et des couleurs plus éclatantes. Est-ce lui le jeune homme qui te plaît le plus ? Aime-le sereinement parce qu'il est homme.

Et je voudrais annoncer sa bonne fortune au timide jeune homme et les inviter à échanger, comme a compte, le premier baiser ; et orner de fleurs mon petit lit pour leur première rencontre ; et recevoir le jeune homme sur le seuil de la maison, en l'embrassant sur les joues comme un frère ; et revenir pour les trouver enlacés dans mon petit lit, et les embrasser tous deux sur le front, comme des enfants heureux. Je voudrais faire toutes ces diableries ; et je sens que je les ferais avec une pointe de jalousie, mais sous une cuirasse de bonté, d'affection et de raison<sup>24</sup>. (p. 59)

Comme dans tous ses écrits, Rossi veut convaincre, aplanir les arguments qui vont à l'encontre de ses théories, au point qu'on a l'impression qu'il cherche à se convaincre lui-même du bien-fondé du principe qu'il a voulu mettre en pratique : la nécessité d'abolir le modèle familial traditionnel.

Mais il a beau décrire sincèrement cette famille polyandre, y compris dans ses phases douloureuses, la suite des événements, peu connue, ne plaide pas en faveur de ce modèle familial. Rossi a certes été sincère dans son compte rendu, mais il n'a pas été exhaustif : en fait, il y avait bien, outre Annibale et lui-même, un troisième homme dans cette famille polyandre. On en connaît l'existence grâce aux lettres qu'il échange avec le jeune Alfred Sanfleben, en 1896, des lettres peu consultées parce qu'elles ont été publiées en allemand,

---

<sup>23</sup> Au Brésil, le texte est publié à São Paulo dès 1896 dans *La Birichina* du 13 décembre et, trois décennies plus tard, dans *Quaderni della Libertà* du 5 juin 1932. En Argentine, *La Questione Sociale* de Buenos Aires publie en 1896 l'opuscule : Juan Rossi, *Un episodio de amor en la colonia socialista Cecilia*. En 1894, le même journal en avait déjà publié le 15 novembre un extrait en italien : « La prossima rivoluzione sociale e la donna ». Aux États-Unis, *La Protesta Umana* reproduit l'*Episodio d'amore*, de septembre 1902 à janvier 1903. En France, *La Revue Libertaire* des 15 et 20 février 1894 propose des extraits en français, ainsi que l'ouvrage de Félix Dubois, *Le péril anarchiste*, Paris, Flammarion, 1894, p. 270-281. Voir aussi une traduction en français de ce texte dans Jean-Louis Comolli, *La Cecilia. Une commune anarchiste au Brésil en 1890. Dossier d'un film*, Daniel & Cie, 1976. En Italie, *Sempre Avanti* de Livourne fait paraître la brochure mais publie également des extraits : « La famiglia. Dall'episodio d'amore nella colonia Cecilia del Dottor G. Rossi » et « La prossima rivoluzione sociale e LA DONNA. Dall'episodio d'amore nella colonia Cecilia del Dottor G. Rossi », les 18 et 25 novembre 1893. Nous avons déjà cité la réédition de 1993 à Pise. Une traduction française a été proposée récemment par la revue *(Dis)continuité. Vie nouvelle(1)*, publication irrégulière hors commerce, n°28, octobre 2007, p. 35-67.

<sup>24</sup> « Quando non vi fossero ragioni estranee alla mia volontà, direi a Elèda : – Senti : io desidero che un frullo di giovinezza rallegrì il meriggio della tua vita. Quale piccola simpatia hai in cuore ? Confidamela. È piccina ? Crescerà. È sbiadita ? Presto assumerà contorni più precisi e colori più smaglianti. È quello il giovinetto che più ti piace ? Amalo serenamente perché è uomo. E vorrei annunciare al timido giovinetto la buona fortuna e invitarli a scambiare il primo bacio di caparra ; e ornare di fiori il mio lettuccio per il loro primo incontro ; e ricevere il giovinetto sulla soglia di casa, baciandolo sulle guance come fratello ; e tornare a trovarli abbracciati nel mio lettuccio, e baciarli in fronte ambedue, come bimbi felici. Tutte queste diavolerie vorrei fare ; e sento che le farei contro una puntina di gelosia, ma sotto una corazza di bontà, d'affetto e di ragione. »

une langue souvent inaccessible aux chercheurs, généralement latins, qui se sont penchés sur l'histoire de la Cecilia. Si l'on se donne le moyen de les lire, on y trouve beaucoup de détails que Rossi n'avait pas livrés dans le compte rendu de 1893. Le jeune homme qui apparaissait de façon hypothétique dans ce texte a bien existé et s'appelait Jean Géléac ; c'était un jeune Français qui, sans Adele, et sans Rossi qui a lui-même servi d'intermédiaire, « serait mort pour s'être adonné à la masturbation à cause du souci des femmes de la colonie de préserver leur honorabilité<sup>25</sup> ». On apprend aussi dans ces lettres les raisons de ce silence : la jalousie, l'orgueil et l'égoïsme d'Annibale. Celui-ci, au sein de la Cecilia, avait apparemment fini par donner son consentement, mais il s'est montré par la suite beaucoup moins « coopératif ». Rossi n'a que des mots très durs pour lui, parlant de son égoïsme, de son ânerie, de son alcoolisme invétéré, de son caractère pleurnichard et de sa faiblesse, qui font que Elèda – Adele toujours désignée sous l'anagramme de son prénom – par charité féminine dit-il, décide de vivre avec lui par ce qu'il a davantage besoin d'elle. Elle vient de loin en loin rendre visite à Cardias avec les « adorables enfants », à Taquari, dans l'État de Santa Catarina, un « beau désert » où, enseignant dans une école d'agronomie, il vit « seul comme un chien », au milieu de la nature :

Elèda se désole de mon isolement et aimerait que je m'unisse à une bonne compagne, qui ne soit jalouse ni d'elle ni des enfants. Mais nous sommes ici dans un village primitif et les femmes sont pleines de préjugés<sup>26</sup>.

Cette phrase est tirée de la lettre à Sanftleben qui n'a pas été traduite ni publiée, sans doute parce qu'elle contient un nouveau projet de colonie basée sur une idée dont Rossi a honte lui-même et que Sanftleben veut peut-être censurer :

L'expérience m'a enseigné que l'écueil mortel est la femme. Il est difficile qu'elle s'implique dans une entreprise de ce genre ; très difficile qu'elle soit socialiste : presque impossible qu'elle reste en dehors de la domination de son compagnon. Voici donc le seul moyen d'avoir la femme, et de l'avoir dans un état de malléabilité qui rende possible son initiation à l'amour libre, sans lequel une colonie anarchiste ne peut subsister. Mais tu vas constater toi-même que cette façon d'avoir la femme est en soi répugnant au point qu'il faille la repousser avec horreur et, par conséquent, renoncer à tout le projet.

Il ne s'agirait pas moins que d'installer une distillerie et (cache ton visage, mon bon Sanftleben) d'acheter avec l'eau de vie de jeunes Indiennes de tribus à demi sauvages ! Elles deviendraient vite de libres camarades, mais quelle façon honteuse de fonder cette liberté<sup>27</sup> !

Dans son isolement et sa souffrance, Rossi en vient à cette extrémité qui de toute évidence dépasse sa pensée. En effet, il rédige à la même époque un autre texte utopique, *Il Paraná nel secolo XX*, dans lequel on trouve des pages sur la femme qui pourraient servir de manuel à un certain nombre de spécimens humains du genre masculin, voire même

---

<sup>25</sup> Lettre de Giovanni Rossi à Alfred Sanftleben, Taquari, 18 avril 1896, *Utopie und Experiment*, op. cit., p. 262-263. Nous retraduisons à partir du texte en allemand.

<sup>26</sup> « Elèda ha pena del mio isolamento, e avrebbe piacere che mi unissi a una buona compagna, che non fosse gelosa di lei né delle bambine. Ma qui siamo in un paese primitivo, e le donne sono piene di pregiudizi. » Lettre de Giovanni Rossi à Alfred Sanftleben du 29 novembre 1896, doc. cit.

<sup>27</sup> « L'esperienza mi ha insegnato che lo scoglio mortale è la donna. Difficile averla in una impresa di questo genere ; difficilissimo averla socialista : quasi impossibile averla fuori del dominio del suo rispettivo compagno. Eccoti ora il solo modo possibile di avere la donna, e di averla in uno stato di malleabilità che rendesse possibile iniziarla all'amore libero, senza del quale, una colonia anarchista non può sussistere. Ma vedi se questo modo di aver la donna non è per se stesso tanto repugnante, da doverlo respingere con ribrezzo, e per conseguenza rinunziare a tutto il progetto. Si tratterebbe, niente di meno, di stabilire una fabbrica di acquavite, e (copriti la faccia, mio buon Sanftleben) e di comprare con questa acquavite delle ragazze indiane, di tribus semi-selvagge ! Diverranno subito libere compagne, ma che modo obbrobrioso di fondare questa libertà ! » *Ibidem*.

donner des idées aux femmes d'aujourd'hui. Un ami visionnaire de Cardias lui décrit le monde tel qu'il sera dans une utopique année 1951 :

Une longue série de luttes a été nécessaire pour détruire cette conviction de supériorité, de tutelle et d'épouvantable domination que l'exercice séculaire du monopole avait développé en l'homme. De ton temps, la femme était loin de supposer les avantages matériels et moraux que sa complète émancipation lui apporterait. Elle était encore la fascinante créature infantile de toutes les époques historiques et se laissait convaincre facilement à être classifiée d'avance ; soit en machine à plaisir – provisoire ou définitive – dans les bras d'un chevalier d'aventure, d'un compagnon ou d'un mari ; [...] soit comme bête de somme, dans les ateliers, les champs, à la cuisine, penchée sur son baquet, au milieu d'un essaim d'enfants, sans se soustraire cependant au devoir de machine à plaisir surchargée, et tout cela sans aucun avantage. Soit encore comme petite poupée de bonne famille, comme pauvre victime de l'honneur de classe.

[...] Aujourd'hui, sans s'éloigner de l'environnement social des écoles, des usines, des restaurants, des salons, la femme a sa propre maison, elle est la maîtresse absolue de ses pensées, de ses sentiments et de son corps<sup>28</sup>.

Même si ce texte écrit en 1896 a par ailleurs des côtés très agaçants (sur la question du mérite et de la reconnaissance sociale notamment), cette phrase où est décrite la femme-maîtresse, à elle seule, "rachète" définitivement Rossi, surtout dans le contexte de l'époque, au tournant des XIX<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> siècles, où même les plus progressistes – y compris des femmes – sont souvent d'une grande ringardise sur la question féminine. Rossi a aussi le mérite d'avoir effectivement appliqué ce principe de liberté. S'il est venimeux dans ses lettres envers Annibale – un brin de jalousie rend sans doute moins objective son analyse de la situation –, il manifeste toujours le plus grand respect pour Adele/Elèda, et pour les décisions qu'elle est amenée à prendre. Celle-ci finit par rejoindre définitivement Rossi, mais la reconstitution de la famille "monoandre", qui regagne l'Italie en 1907<sup>29</sup>, est difficile à dater. Peut-être remonte-t-elle à l'épisode douloureux de la mort d'une des petites filles d'Adele, Pierina, à quatorze mois – Sanftleben en est informé en janvier 1897 –, une petite fille dont Rossi était d'ailleurs biologiquement le père, alors que la plus grande, Ebe, était l'enfant de Jean Géléac (le troisième homme), comme Rossi le révèle lui-même, non sans une certaine autoironie, toujours dans une lettre à Sanftleben : « L'hérédité physiologique des traits du visage s'est jouée de mes tentatives d'effacer la paternité<sup>30</sup> ».

## Réaction et représentations

---

<sup>28</sup> « È stata necessaria una lunga serie di lotte, per distruggere quella convinzione di superiorità, di tutela e di disgraziato dominio che il secolare esercizio del monopolio aveva sviluppato nell'uomo. Ai tuoi tempi la donna non supponeva nemmeno lontanamente quali vantaggi materiali e morali la sua completa emancipazione le avrebbe portato. Essa era ancora l'affascinante creatura infantile di tutte le epoche storiche e si lasciava convincere facilmente ad essere già classificata. Cioè : o la macchina del piacere – provvisoria o definitiva – nella braccia del cavaliere di ventura, del compagno o del marito ; [...] oppure animale da soma, nelle officine, nei campi, nella cucina, al mastello per lavare, tra uno sciame di bambini, senza però sottrarsi al compito di macchina del piacere sovraccarica, e tutto questo senza vantaggi. Oppure come bambolina di buona famiglia, come povera vittima dell'onore di ceto. [...] Oggi la donna senza estraniarsi dall'ambiente sociale delle scuole, delle fabbriche, dei ristoranti, dei saloni, ha la propria casa, è l'assoluta padrona dei propri pensieri, dei propri sentimenti e del proprio corpo. » Giovanni Rossi, *Il Paraná nel secolo XX*, manuscrit conservé à l'Institut International d'Histoire Social d'Amsterdam et reproduit dans Rosellina Gosi, *Il socialismo utopistico. Giovanni Rossi e la colonia Cecilia*, Milan, Moizzi, 1977, p. 168-169.

<sup>29</sup> Légation d'Italie au Ministère des Affaires Étrangères, Petrópolis, 10 mars 1907, document conservé dans le dossier de police de Giovanni Rossi, n°4445 du *Casellario Politico Centrale*, fonds *Pubblica Sicurezza*, aux Archives centrales de l'État à Rome.

<sup>30</sup> Lettre de Giovanni Rossi à Alfred Sanftleben du 18 avril 1896, doc. cit.

Si le « baiser amorphiste » tel qu'il l'a présenté dans sa brochure fait encore rêver de nos jours<sup>31</sup>, il est loin de rallier la majorité des anarchistes contemporains de la Cecilia. Errico Malatesta<sup>32</sup>, par exemple, a utilisé à son propos l'expression de promiscuité sexuelle<sup>33</sup>, une expression employée aussi à l'époque dans la grande presse parisienne, laquelle a fait des gorges chaudes sur le baiser amorphiste<sup>34</sup>. Les jugements de deux autres anarchistes italiens, qui eux ont séjourné au Brésil et ont été en contact avec d'anciens membres de la Cecilia, sont moins sévères mais tout aussi négatifs sur le fond. Alessandro Cerchiai qui, de São Paulo s'est rendu au Paraná en 1934 pour rencontrer d'anciens membres de la Cecilia et visiter le site, abandonné, de la colonie, écrit, sur la base des témoignages recueillis, que les conférences que Rossi tenait « sur l'amorphisme érotique furent en réalité désastreuses et totalement démenties par sa vie<sup>35</sup> ». Gigi Damiani, qui a séjourné au Brésil de 1897 à 1919 (et notamment au Paraná, de 1899-1900 à 1908 environ, où il a connu Egizio Cini et Ernesto Pacini, anciens membres de la Cecilia), écrit quant à lui, en 1948 dans le périodique anarchiste romain *Umanità nova*, que « la solution préconisée par Rossi pour les rapports sexuels fut inopérante<sup>36</sup> ». Nous ne pouvons que regretter de ne pas avoir aussi le témoignage direct – et féminin – d'Adele Serventi, qui aurait peut-être comporté un jugement moins définitif.

La souffrance éprouvée par les membres de la famille polyandre, une souffrance sûrement amplifiée par la mort du bébé, n'est certes pas un argument en faveur de ce modèle familial que Rossi, s'il s'obstine à élaborer de nouveaux projets de colonies, n'évoque plus<sup>37</sup>. Les mêmes Damiani et Cerchiai se font aussi l'écho de cette souffrance : Damiani en 1928, dans un article où il est question de tous les types de rapports possibles entre les êtres humains, évoque aussi la polyandrie, « ce que Giovanni Rossi appela le baiser amorphiste (sortant de l'expérience le cœur et l'esprit malades)<sup>38</sup> ». Quant à Cerchiai, il écrit, toujours en 1934, à propos de Rossi, que « de nombreuses années plus tard, resté seul, sans enfants ni compagne, on l'a vu évoquer leurs âmes au piano. Il semble

<sup>31</sup> Nous avons pu le constater auprès de l'auditoire de la journée d'études organisée à Pise à l'occasion du cinquantenaire de la mort de Rossi : *Giovanni Rossi (Cardias) 1856-1943 e la comunità sperimentale anti-autoritaria*, Pise, 27 mars 1993, organisée par la Biblioteca Franco Serantini. Notre intervention à cette manifestation s'intitule « La colonia Cecilia : fra leggenda e realtà ». Le texte a paru dans *Rivista storica dell'anarchismo*, Pise, juillet-décembre 1996.

<sup>32</sup> Sur Errico Malatesta et les autres anarchistes italiens cités ici, voir le *Dizionario biografico degli anarchici italiani*, 2 volumes, Pise, BFS, 2003-2005.

<sup>33</sup> On a un écho de ce jugement de Malatesta dans un article de Giovanni Rossi : Cardias, « Promiscuità. Una spiegazione filologica », *Sempre Avanti !*, Livourne, 4 juin 1893.

<sup>34</sup> Voir les articles suivants : François Coppée, « Les femmes et l'anarchie », *Le Journal*, 23 février 1893 ; Georges Montorgueil, « Voyage en Icarie », *Paris*, 22 février 1893. « Actualité. La création d'une colonie anarchiste française au Brésil », *L'Éclair*, 20 février 1893 ; Rouxel, « Une autre "critique" (!?) », *Le journal des Économistes*, février 1893. Ces articles sont une réaction à l'appel lancé par Amilcare Cappellaro et transmis par *La Révolte* dans son numéro de 18-24 février 1893, doc. cit. Voir aussi la réponse du journal anarchiste parisien : « Colonisation anarchiste », *La Révolte*, 4-10 mars 1893.

<sup>35</sup> « Le sue conferenze sull'amorfismo erotico furono in realtà disastrose e smentite completamente nella sua vita. » Lettre d'Alessandro Cerchiai à D., Santa Barbara, 22 octobre 1934, reproduite dans *Quaderni della libertà*, São Paulo, 1936.

<sup>36</sup> « Ed anche la soluzione preconizzata da Rossi per i rapporti sessuali risultò inoperante. » Gigi Damiani, « Le colonie sperimentali. La colonia Cecilia di Giovanni Rossi », *Umanità Nova*, Rome, 8 février 1948.

<sup>37</sup> À notre connaissance, Giovanni Rossi fait pour la dernière fois mention de la Cecilia en 1913, pour le chroniqueur du journal anarchiste pisan Gino Del Guasta, qui n'en retire que des propos éthérés et rêveurs, art. cit. Selon le témoignage d'Ebe Rossi, la première fille d'Adele, recueilli alors qu'elle était très âgée, devant elle, il n'a jamais été question de la colonie entre ses parents. Témoignage oral recueilli par Rosellina Gosi et Luisa Betri à Pise le 3 novembre 1974, pour *l'Istituto Ernesto De Martino per la conoscenza critica e la presenza alternativa del mondo popolare e proletario*.

<sup>38</sup> « Quello che, Giovanni Rossi chiamò amplesso amorfista (uscendo dalla prova col cuore e la mente malati) », Gigi Damiani, « La libertà e l'amore », *Germinal*, Chicago, 1<sup>er</sup> juillet 1928.

qu'il ait senti d'affectueuses communications suscitées par le son des touches qu'actionnaient ces âmes qui lui étaient très chères<sup>39</sup> ».

Si la souffrance est véritable, comme l'ont révélé les lettres de Rossi à Sanftleben, maints détails contenus dans cette lettre de Cerchiai sont erronés et fantaisistes. Ils ont été peu à peu "inventés", au fil des quarante années qui s'écoulent entre la fin de la colonie et la rencontre de Cerchiai avec d'anciens colons et leurs descendants. La nostalgie pour l'Empire conduit par un monarque libéral et humaniste, les années de régime républicain oligarchique et autoritaire puis l'installation du régime dictatorial de Getúlio Vargas dans les années trente du XX<sup>e</sup> siècle sont vraisemblablement parties prenantes dans la construction de la légende qui prend naissance sous la plume de Cerchiai. Parmi ces détails erronés qui ont été largement repris et amplifiés, citons le fait que Rossi, qui chantait « comme une casserole » selon sa fille Ebe<sup>40</sup>, devienne pianiste et musicien. C'est aussi Cerchiai, sûrement fidèle à ses informateurs, qui transmet l'idée que la colonie est née grâce à l'empereur Pedro II. La Cecilia est au contraire un épisode, certes bien particulier, de la grande vague d'émigration italienne vers le Brésil<sup>41</sup> dont le gouvernement utilisait tous les moyens possibles pour convaincre les émigrants, italiens notamment, à venir remplacer la main d'œuvre esclave libérée en 1888, par exemple en subventionnant leur voyage transatlantique, une aide financière dont les pionniers de la Cecilia ont bénéficié<sup>42</sup>. Sans retracer ici la longue historiographie de la Cecilia, force est de constater que le souvenir de la colonie, entre histoire et légende<sup>43</sup>, est encore très vivace, un souvenir que l'épisode d'amour a certainement contribué à amplifier et à entretenir.

En effet, l'expérience de vie communautaire à la Cecilia a laissé des traces, toujours perceptibles, dans l'émigration italienne au Brésil et a fréquemment suscité l'intérêt de cinéastes, romanciers, hommes et femmes de théâtre, chercheurs... au Brésil, en Italie, et en France, avec un moment fort autour des années soixante-dix du XX<sup>e</sup> siècle, après la poussée des mouvements alternatifs. Parmi les très nombreuses œuvres, universitaires et historiques<sup>44</sup>, littéraires, cinématographiques<sup>45</sup>, théâtrales<sup>46</sup>... où il est question de la

---

<sup>39</sup> « Molti anni dopo, rimasto senza figli e senza compagna, è stato veduto invocare le loro anime al piano. Sembra che sentisse delle affettuose comunicazioni infuse nel suono dei tasti mossi da quelle carissime anime. » Lettre d'Alessandro Cerchiai du 22 octobre 1934, doc. cit.

<sup>40</sup> « Era stonato come una campana. » Témoignage d'Ebe Rossi déjà cité.

<sup>41</sup> Le maximum est atteint en 1891 avec 104 414 entrées d'Italiens au Brésil, selon les chiffres que donne Francesco Coletti, *Cinquant'anni di storia italiana, vol.3, Dell'emigrazione italiana*, Milan, Hoepli, 1911, p. 62.

<sup>42</sup> Giovanni Rossi, *Un comune socialista*, 1891, *op. cit.*, p. 90.

<sup>43</sup> Notre premier article sur cette légende a été publié dans le n°284 de la revue *Les Langues Néo-latines* : « Mise au point sur l'histoire de la colonie Cecilia », premier trimestre 1993. Dans la synthèse de nos travaux rédigée pour l'Habilitation à diriger des recherches, nous retraçons de façon chronologique la bibliographie de la Cecilia. C'est en effet de cette façon que nous avons pu dénouer l'écheveau des informations contradictoires que nous avons recueillies autour de la Cecilia. Voir Isabelle Felici, *Le Roman d'un chercheur*, synthèse pour l'habilitation à diriger des recherches, Université de la Sorbonne Nouvelle- Paris 3, 2007, paragraphes II-1-2, 3 et 4, en ligne sur <http://babel.univ-tln.fr/membres/felici.html> Un article est également disponible en portugais : « A verdadeira história da colônia Cecilia de Giovanni Rossi », *Cadernos AEL. Anarquismo e anarquistas*, Arquivo Edgard Leuenroth, Instituto de Filosofia e Ciências Humanas, Universidade Estadual de Campinas (São Paulo), n°8/9, 1998, p. 9-64. (traduction Edilene T. Toledo). Au détour d'une recherche sur l'Internet, nous constatons que cet article a été mis en ligne sur le site <http://www.oriundi.net>, du 7 au 28 juillet 2006, sous un titre, à peine modifié par rapport à l'original : « Imigração e Anarquismo : a verdadeira historia da Colônia Cecilia ».

<sup>44</sup> Luisa Betri, *Cittadella e Cecilia*, *op. cit.* ; Rosellina Gosi, *op. cit.* ; Helena Isabel Mueller Flores *aos rebeldes que falharam. Giovanni Rossi e a utopia anarquista : colônia Cecilia*, thèse d'histoire, Université de São Paulo, 1989. Il nous faut citer aussi l'ouvrage de Newton Stadler de Sousa, *O anarquismo da colônia Cecilia*, Rio de Janeiro, Civilização Brasileira, 1971, même s'il est loin de répondre aux critères d'un ouvrage académique. Cette publication a en effet beaucoup contribué à la diffusion de la version légendaire de l'histoire de la Cecilia. Ainsi, le chapitre que l'historien Pier Carlo Masini consacre à la Cecilia dans son

Cecilia, nous en avons choisi deux pour l'écho qu'elles ont eues dans la société brésilienne : l'ouvrage d'Afonso Schmidt, écrivain *paulista* qui publia en 1942 un « reportage romancé » sur les péripéties de la colonie<sup>47</sup> et, plus près de nous, le récit autobiographique de Zélia Gattai<sup>48</sup>, où l'auteur retrace le parcours d'émigration de la famille de son grand-père paternel, membre de la colonie Cecilia, tel qu'il lui a été transmis et tel qu'elle a tenté de le reconstituer.

On le voit, ces deux ouvrages ne sont pas tout à fait des œuvres littéraires. Ce ne sont pas non plus véritablement des témoignages<sup>49</sup> car ils sont tous deux basés sur une réalité qu'on a enrichie en la retranscrivant. Le roman d'Afonso Schmidt indique en annexe les sources qui lui ont servi à élaborer l'histoire qu'il raconte et précise la part qu'a prise la fiction dans son roman. Il a voulu traduire en portugais *Un episodio d'amore nella colonia Cecilia* que retranscrit, nous l'avons vu, une revue de São Paulo. Mais il s'est pris au jeu : « En peignant des paysages, en accentuant des caractères, en commentant des situations, j'ai fini par me trouver devant une œuvre qui m'était propre, écrite sur le récit de l'illustre agronome<sup>50</sup> ». Sans avoir accès à tous les textes de Rossi et sans sources bibliographiques, il se tourne vers toutes les personnes qui ont pu connaître Rossi, notamment des notables des États du sud du Brésil, comme Ermembergo Pellizzetti<sup>51</sup>, qui l'ont approché lorsqu'il enseignait dans des écoles d'agronomie ou qu'il était le directeur d'une revue d'agriculture. Les informations qu'il recueille sont toutefois postérieures à l'expérience de la Cecilia et personne n'a eu de contact récent avec Rossi, qui est pourtant encore en vie<sup>52</sup>. Schmidt s'appuie enfin sur le témoignage d'un de ses amis, Francisco Pettinati, lequel, en toute bonne foi ou pour lui faire plaisir, lui parle des relations que Cardias (c'est sous son pseudonyme que Schmidt désigne Rossi dans son roman) aurait eues à Milan avec Carlos Gomes, au moment où ce musicien brésilien était l'élève d'un « professeur Rossi<sup>53</sup> ». Ce Pettinati, artisan forgeron de son état, avait de nombreuses relations parmi ses clients et leur racontait volontiers des histoires<sup>54</sup> dont Schmidt a visiblement lui aussi bénéficié.

---

ouvrage *Storia degli anarchici italiani. vol.1, Da Bakunin a Malatesta*, Milan, Rizzoli, 1969, est totalement remanié dans la seconde édition (1974), et se ressent fortement de la lecture de l'ouvrage de Stadler de Souza. Il faut citer également l'importante étude de Robert Paris sur la Cecilia, basée essentiellement sur la presse anarchiste française de l'époque, dans le chapitre intitulé « L'Italia fuori d'Italia. Gli italiani in Brasile » de la *Storia d'Italia, Dall'Unità a oggi*, Turin, Einaudi, 1975, p. 595-596.

<sup>45</sup> Jean-Louis Comolli, *La Cécilia*, version originale en italien sous-titrée en français, 1976, 113 min. distribution Filmoblic. Citons ici la chanson intitulée « La colonia Cecilia », gravée sur le disque « Antologia della canzone anarchica in Italia. vol.2 Quella sera a Milano era caldo », I dischi del sole, Ala bianca. Selon le témoignage du réalisateur, l'écoute de cette chanson a été le point de départ de son film.

<sup>46</sup> Renata Pallottini, *Teatro brasileiro. Colônia Cecília*, Porto Alegre, Editora tchê !, 1987.

<sup>47</sup> *Colônia Cecília, uma aventura anarquista na América*, São Paulo, Anchieta Universidade, 1942, réédité en 1980 par l'éditeur Brasiliense de São Paulo sous le titre *Colônia Cecília, romance de uma experiência anarquista*.

<sup>48</sup> *Anarquistas graças a Deus*, Rio de Janeiro, Record, 1979. Ce récit a donné lieu à une *telenovela*, d'ailleurs diffusée en France par Canal+.

<sup>49</sup> Un autre descendant d'un membre de la Cecilia propose lui aussi son retour aux racines, procédant notamment à la collecte de témoignages. Voir Candido De Mello Neto, *O anarquismo experimental de Giovanni Rossi*, Ponta Grossa, Paraná, Editora da Universidade Estadual de Ponta Grossa, 1996.

<sup>50</sup> « Pintando paisagens, acentuando caracteres, comentando situações, acabei por me encontrar diante de obra minha, escrita sobre a narração do illustre agrônomo. » Afonso Schmidt, *op. cit.*, 1980, p. 106.

<sup>51</sup> La fille de ce notable italo-brésilien, Beatriz Pellizzetti, a publié les documents conservés par son père : « Os papéis de Giovanni Rossi no Arquivo Ermembergo Pellizzetti », *Arquivo para a História do Brasil Meridional*, Universidade Federal do Paraná, 1971.

<sup>52</sup> Il meurt en 1943. Archivio Centrale dello Stato, Casellario Politico Centrale, *ad nomen*.

<sup>53</sup> Afonso Schmidt, 1980, *op.cit.*, p. 107. La rencontre entre Carlos Gomes et Lauro Rossi a bien eu lieu, mais au moins une décennie plus tôt.

<sup>54</sup> Voir <http://pettinato.hypermart.net/francesco.htm>. Notons aussi que la mère de ce Pettinato s'appelait Rossi.

Pettinati, dont la mère avait pour patronyme Rossi, n'hésite pas à faire du musicien milanais l'oncle de Giovanni Rossi.

À ces bases, qui nous apparaissent, *a posteriori*, bancales mais dont Schmidt n'a, *a priori*, aucune raison de se méfier, le chroniqueur brésilien ajoute des éléments romanesques qui vont largement contribuer à répandre l'histoire et la légende de la Cecilia. Zélia Gattai ne s'en défie pas non plus lorsqu'elle rédige ses souvenirs d'enfance qu'elle complète, pour ce qui est de l'histoire de la Cecilia, par le récit rapporté dans l'ouvrage de Schmidt :

C'est dans le livre de l'écrivain Afonso Schmidt que je trouvais quelques réponses à mes questions [...]. La famille Gattai est citée, dans le livre de Schmidt, parmi les rêveurs qui accompagnèrent le Dr Giovanni Rossi au Brésil : « Dans la maison des Gattai un feu brûlait, une fumée bleutée s'échappait allègrement de l'unique fenêtre<sup>55</sup> ».

Cette phrase conclut les dix pages qu'elle consacre à la Cecilia dans son ouvrage autobiographique. S'y succèdent un condensé du récit rapporté par Schmidt et les souvenirs de son oncle paternel le plus âgé. Nous avons pu retracer de façon plus précise le parcours du grand-père Francesco Gattai au Brésil dans un article paru en 2003<sup>56</sup>, qui, s'il parvenait à Zélia Gattai, lui permettrait d'obtenir quelques réponses supplémentaires à ses interrogations. Cela ne changerait sans doute rien à la façon dont elle appréhende la famille italienne, un thème présent dans chacun des deux ouvrages traités ici et qui passe dans les deux cas à travers le prisme de la Cecilia. Voyons, dans chacun des récits, ce qu'il reste de la Cecilia et du modèle familial polyandre qui s'y est développé.

### De l'hymne à l'amour...

Lorsque Schmidt publie son ouvrage en 1942, il y a déjà plusieurs décennies que le souvenir de la Cecilia est enseveli dans les mémoires, des deux côtés de l'Atlantique, un ensevelissement dont il ressort à intervalles irréguliers, parfois avec un parallèle étonnant entre l'Europe et l'Amérique. Pour évaluer la profondeur de cet oubli, il nous suffit du témoignage du journaliste Brício de Abreu, dans la revue littéraire *carioca* qu'il dirige dans les années trente et quarante, *Dom Casmurro*. Celui-ci a cherché, évidemment sans succès, sur la carte du Paraná la plus précise qui soit, une ville, un village ou un bourg nommé Cecilia. Il a également feuilleté quelques journaux de 1890, toujours en vain, et se base sur ces maigres recherches pour affirmer que « personne au Brésil n'a d'information au sujet de cette colonie, ni de cette ville nommée Cecilia, fondée par les "anarchistes", grâce à la bonne volonté du gouvernement de l'époque<sup>57</sup> ! ». Il se trompe bien sûr puisque Schmidt, au moment où de Abreu écrit cette phrase – en 1941 –, est sur le point de publier son roman et a déjà récolté des informations. C'est que le directeur de la revue littéraire et

---

<sup>55</sup> « Foi no livro do escritor Afonso Schmidt *Colônia Cecília* publicado em 1942 em São Paulo, que encontrei algumas respostas às minhas indagações [...]. A família Gattai é citada entre os sonhadores que acompanharam o Dr. Giovanni Rossi ao Brasil, no livro de Schmidt : "Na casa dos Gattai ardia fogo, uma fumaça azul saía alegremente pela única janela." », Zélia Gattai, *op. cit.*, p.159. C'est nous qui traduisons les citations de l'ouvrage de Zélia Gattai, la traduction française (par Mario Carelli : *Zélia*, Paris, Stock, 1982) comportant des coupures par rapport au texte original.

<sup>56</sup> « Anarchistes italiens au Brésil. Le parcours emblématique de Francesco Gattai », *Dialoghi*, vol. 5, n°1/2, Rio de Janeiro, 2003, p. 51-58 et « Anarchici italiani in Brasile. Il percorso emblematico di Francesco Gattai », *Rivista storica dell'anarchismo*, Pise, juillet-décembre 2003, p. 59-64.

<sup>57</sup> « Ninguém sabe notícias, no Brasil, da tal colônia, nem da tal cidade de Cecília, fundada pelos "anarquistas", com a boa-vontade do nosso governo daquela época ! » Brício de Abreu, *Dom Casmurro*, 18 octobre 1941, cité par Afonso Schmidt, *op. cit.*, p.108.

Schmidt n'ont pas cherché aux mêmes endroits, ni avec la même "foi". À la décharge de Brício de Abreu, il faut rappeler que les milieux *cariocas* qu'il fréquente sont beaucoup moins italianisés que les milieux *paulistas* dans lesquels évolue Schmidt. Il faut remarquer cependant, et c'est une constante dans l'histoire de la Cecilia, les croisements qui s'opèrent entre l'Europe et l'Amérique, sur ce point précis entre le Brésil et la France. C'est en effet en relisant, au début des années quarante du XX<sup>e</sup> siècle, un recueil de chroniques journalistiques de François Coppée<sup>58</sup>, son auteur fétiche dans sa jeunesse, que Brício de Abreu rencontre la Cecilia, par le biais d'un article que Coppée avait écrit en réaction à une des correspondances, déjà évoquées, d'Amilcare Cappellaro à *La Révolte*, dans laquelle on enjoignait de jeunes femmes convaincues de rejoindre la colonie. Ne trouvant aucune confirmation des propos de François Coppée, Brício de Abreu en déduit que l'écrivain a avalé tout cru un « bobard » (en français dans le texte) et qu'il faut y voir un signe du « "désarroi" » (en français dans le texte) de la presse française de cette époque ». Ces petites allusions au gouvernement et à la presse « de l'époque » pourraient laisser entendre que les sympathies politiques, au Brésil et en France, du directeur du *Dom Casmurro*, sont en harmonie avec les régimes en place dans ces pays au moment où il tient ces propos.

Schmidt, dont les sympathies politiques sont à l'opposé de celles de Brício de Abreu – son préfacier le présente en 1970 comme un « communiste qui s'assume » (*comunista assumido*) – arrive quant à lui à la Cecilia par un tout autre biais. Tout jeune homme, au début de sa carrière de journaliste, il a fréquenté les milieux anarchistes, notamment à la rédaction de *A Plebe*<sup>59</sup>, le journal anarchiste de langue portugaise qui prend, en quelque sorte, le relais de la presse anarchiste de langue italienne. Il est probable qu'il est resté en contact avec les "rescapés" du milieu anarchiste italien de São Paulo, quasiment décimé en 1919<sup>60</sup>. Il est naturel que passent entre ses mains les numéros de *Quaderni della libertà*, qui, comme nous l'avons vu, reproduit le texte de Rossi sur l'épisode d'amour à la Cecilia. C'est à ce moment-là que Schmidt commence son enquête, alors qu'il a déjà à son actif la publication, en 1922, d'un texte utopique dont le thème, l'harmonie entre les êtres humains, résumé dans le titre *Harmonia*<sup>61</sup>, sous-tend tout son récit de l'expérience à la Cecilia.

En relatant les péripéties de la Cecilia, Schmidt rapporte scrupuleusement toutes les informations qu'il a recueillies en une sorte de puzzle fort bien construit, dont on peut apprécier l'organisation car les pièces de départ sont bien visibles. Mais la colle qui les unit fait tendre le texte vers un sentiment qui n'est pas présent explicitement dans les textes de Rossi : l'amour universel. Ce n'est toutefois pas un contresens, c'est plutôt un sens forcé, à partir de l'idée que Schmidt s'est faite du personnage de Rossi. Voici quelques exemples de ce procédé : Schmidt sait que Rossi tenait des conférences, le roman commence donc par une conférence qui a lieu, pour les besoins de la trame narrative, à Milan. Jean-Louis Comolli avait procédé de la même façon dans une scène de son film *La Cecilia*, en choisissant de mettre dans la bouche du conférencier les propos virulents sur la famille (que nous avons cités en note 15), alors que Schmidt choisit comme entrée en matière une définition de l'amour et du *voler bene*, qu'on traduit très bien littéralement en portugais et qu'on peut rendre en français par « affection amoureuse », c'est-à-dire la « forme

---

<sup>58</sup> François Coppée, *Mon Franc Parler*, Alphonse Lemerre, 1894-1896.

<sup>59</sup> Il y a côtoyé en 1919 l'anarchiste italien Gigi Damiani, dont il dresse le portrait quelques décennies plus tard dans *A Plebe* du 3 septembre 1948, dans un article intitulé justement « Gigi Damiani ».

<sup>60</sup> Sur ce passage et, plus généralement, sur l'histoire de la presse anarchiste de langue italienne au Brésil, voir la deuxième partie de notre thèse de doctorat, consultable en ligne : *Les Italiens dans le mouvement anarchiste au Brésil (1890-1920)*, sous la direction de Jean-Charles Vegliante et Mario Fusco, 1994, Université de la Sorbonne Nouvelle-Paris 3, [http://raforum.apinc.org/article.php3?id\\_article=661](http://raforum.apinc.org/article.php3?id_article=661).

<sup>61</sup> C'est ce que nous apprend le préfacier de l'édition de 1980. Cette nouvelle, *Harmonia*, a été publiée à Santos en 1922, dans un recueil intitulé *Brutalidade*.

physiologique, normale, commune du sentiment amoureux<sup>62</sup> » (p. 20). Rossi se sert de cette définition, dans *Un episodio d'amore nella Colonia Cecilia*, pour expliquer le sentiment qu'il éprouve envers Elèda, et donc pour un usage "individuel", alors que Schmidt l'étend au collectif, donnant le ton à tout son récit.

Il y a beaucoup d'autres indices de cette direction générale choisie par Schmidt : citons par exemple le nom qu'il donne à la maison commune de la colonie, la *Casa do Amor*, un nom qu'il invente car dans le récit de Rossi on ne trouve que le nom du village construit par la communauté, *Anarchia*.

Cet amour qui inonde le récit de Schmidt dépasse le sentiment d'affection amoureuse ; c'est aussi l'amitié, l'amour des parents pour leurs enfants, l'amour de la nature, la cordialité et la tranquillité de la vie en communauté, la solidarité. Schmidt a en quelque sorte transposé l'amour qui ressort du récit d'expérience de famille polyandre, déjà expurgé par Rossi, nous l'avons vu, des sentiments les plus négatifs, à toute la vie de la communauté.

Il a opéré cette transposition avec une grande honnêteté, car il n'a pas supprimé les passages où il est question des moments critiques qu'a traversés la communauté, des événements qu'il connaît d'ailleurs de façon très succincte puisque la première partie du compte rendu n'est que résumée par les rédacteurs de *Quaderni della libertà*. Mais il les évoque à peine et ne les développe jamais, alors que tous les événements qui vont dans le sens de son propos sont largement enrichis par des passages bucoliques (p. 43), des moments de douceur, d'harmonie, de solidarité (p. 89), parfois aussi par des passages didactiques, sur l'histoire du socialisme (p. 13) ou sur le naturisme (p. 28).

### **L'amour sous toutes ses formes**

Chacune des différentes formes d'amour est illustrée à travers un des personnages créés par Schmidt, qui prend appui, dans la plupart des cas, sur une petite phrase, un commentaire de Rossi sur la vie à la communauté. Il y a ainsi le personnage du paresseux qui passe son temps enroulé dans sa couverture pendant que les autres s'affairent. Ce n'est pas là son seul défaut : « En plus de cela, il était amer, déprimant. Il ne prononçait que des mots décourageants, désobligeants. Quelle conception étroite il avait de l'idéal, de cet idéal qui n'était que luminosité et harmonie<sup>63</sup> ! », nous dit Schmidt. Il n'est pas difficile de deviner, au fil du récit, que ce personnage va connaître une métamorphose au sein de la communauté et que, tout paresseux qu'il est, il va participer aux travaux entrepris pour le bien commun.

A partir d'un autre élément véridique, le vol de la caisse commune par un membre de la colonie qui prend la fuite, Schmidt élabore un autre personnage dont il fait le faire-valoir de Cardias et auquel il donne le nom de Tavaris<sup>64</sup>. Dans le compte rendu de Rossi, on peut évaluer l'impact, assez minime, de ce vol sur les finances de la communauté, grâce à un bilan comptable dont Schmidt ne disposait pas. Le vol devient donc dans son récit la raison objective de l'éclatement de la colonie<sup>65</sup>. Quand survient ce drame, le lecteur est déjà prévenu contre le personnage du voleur développé de façon à laisser entendre qu'il s'agit

---

<sup>62</sup> Dorénavant, les numéros de pages entre parenthèses renvoient à l'édition de 1980 du roman d'Afonso Schmidt, déjà cité. Cet extrait traduit par Schmidt, se trouve, dans le texte original de *Un episodio d'amore nella colonia Cecilia*, à la page 51 de l'édition de 1993, déjà citée.

<sup>63</sup> « Além disso, era amargo, deprimente. Só dizia palavras desgostantes, incomodativas. Que concepção tacaña tinha ele do ideal, daquele ideal que era todo luminosidade e harmonia ! » (p. 44).

<sup>64</sup> Dans la réalité, le voleur s'appelait Puig Mayol, comme nous l'apprend Amilcare Cappellaro. *La Révolte*, Paris, 11-17 décembre 1892 et 18-24 février 1893.

<sup>65</sup> En réalité, un ensemble de raisons très variées ont fait que l'expérience a pris fin. Voir Isabelle Felici, *La Cecilia*, op. cit., p. 73-82.

d'un anti-héros et, plus exactement, d'un anti-Cardias. Son physique est presque repoussant, peu sympathique en tout cas, contrairement à celui de Cardias, il est squelettique, son passé est mystérieux, il se dit albanais, mais les Albanais eux-mêmes ne comprennent pas sa langue, il a les dents pointues et son regard s'embrace dès qu'il prononce le mot « argent » (p. 90). Il a eu à faire à la police et s'arrange pour laisser entendre que c'était pour des raisons politiques. Ses propos sont souvent violents et extrêmes : « Entre Cardias et lui, il y avait un abîme. Cardias parlait le langage de l'Amour, Taravis le langage de la Haine<sup>66</sup> ».

Parmi les personnages du roman de Schmidt, Cardias est le seul à pratiquer toutes les formes d'amour, même l'amour de la nature, qui a tout de même chez lui un côté professionnel et scientifique. L'amour spontané pour la nature a son personnage spécifique, Aristide Gioia, que Schmidt semble bien avoir créé de toutes pièces. Impossible en tout cas de remonter à la moindre petite phrase qui évoque la pratique à laquelle se livre Aristide Gioia dès qu'il met le pied à la Cecilia : le naturisme. Alors qu'il est malade, vieux et, dirait-on aujourd'hui, dépressif – une sorte d'Umberto D. avant la lettre –, il renaît grâce à la vie au grand air, en se nourrissant des plantes de la forêt. Sa métamorphose est telle qu'il est soumis à un interrogatoire scientifique par un des membres de la Cecilia, un des professeurs qui selon le "casting" de Schmidt aurait rejoint la colonie, lequel cherche la plante source de jouvence. L'image de cet homme prématurément vieilli par une vie décevante, qui se sépare brutalement de la carapace de ses habits (p. 39) pour vivre sans entraves et retrouver une nouvelle jeunesse est peut-être le double de Schmidt lui-même (l'auteur lui attribue d'ailleurs son âge au moment où il écrit : la cinquantaine p. 86). Par le biais d'Aristide Gioia, Schmidt se débarrasse symboliquement de la vie qu'il mène dans un pays dont le régime politique ne satisfait guère son idéal politique et humaniste et qui le pousse à rêver, à travers la Cecilia, du Brésil pré-républicain de Pedro II, l'empereur libéral, libérateur des esclaves, détrôné par une république oligarchique, puis militaire. Mais c'est bien un simple rêve car Schmidt donne à son double, si simple et naturel, un côté comique, voire ironique. En effet, le professeur qui cherche la plante miracle s'entend répondre, à la question « Qu'est-ce que tu préférerais manger ? » : « les fruits que les *caboclos* me permettaient de cueillir et les sandwiches au saucisson que me donnaient les ouvriers de l'usine de conserve pour me voir de près<sup>67</sup> » (p. 86).

Il y a aussi quelques personnages féminins, telle la femme de la colonie arrivée avec le groupe des pionniers, celle à qui on avait confié la caisse de la communauté (c'est l'élément véridique). Elle est rebaptisée Rosa par Schmidt et transformée en une vieille femme qui personnifie une forme d'"amour" bien particulière et difficile à qualifier ; c'est en effet elle qui – sans doute par amour pour son prochain ! – fait la lessive pour tout le groupe (p. 42). Il n'y a pas un seul mot sur ce genre de détails pratiques dans le compte rendu de Rossi qui, s'il montre les femmes à la cuisine plutôt qu'aux champs, ne donne aucune indication qui pourrait laisser penser que chaque sexe a eu, au sein de la colonie, une tâche préétablie.

Là où Schmidt est vraiment en décalage avec la véritable Cecilia, c'est sur le statut social qu'il attribue aux membres de la Communauté : des ouvriers et des paysans, certes, mais aussi un journaliste, des médecins, des professeurs, comme ce Damiani, professeur de latin et de grec à l'université de Bruxelles, et même un comte et une comtesse, venus pour oublier leurs souffrances causées par le décès de leur fillette. Dans la réalité, Rossi était

---

<sup>66</sup> « Entre ele e Córdias havia um abismo. Córdias falava a linguagem do Amor, Taravis, a do Ódio. » Pour toute cette description du personnage de Taravis, voir p. 79-80.

<sup>67</sup> « – Mas de que é que você gostava mais ? – Dos mamões que os caboclos me permitiam colher ; ou do pão com salame que os trabalhadores da conserva me ofereciam, para me verem de perto. »

bien le seul intellectuel et le seul bourgeois de la Cecilia. Il faut sans doute voir là une autre forme d'amour à laquelle Schmidt aspire : l'amour entre les classes sociales, peut-être plus utopique encore que l'amour libre, auquel est consacré l'essentiel du roman.

La retranscription de l'épisode d'amour libre, sous la forme particulière qu'il prend à la Cecilia – la famille polyandre – est forcément fidèle puisque Schmidt traduit entièrement les réponses d'Annibale et Elèda au questionnaire proposé par Cardias (p. 55-64). S'il n'intègre pas, par manque de place, celui de Cardias lui-même, il met dans la bouche de son personnage quelques propos que Rossi tient par écrit dans son compte rendu. Là encore, les passages qu'il choisit ne sont pas anodins : de l'anonymat de la fécondation chez les plantes, aux mœurs des animaux et des premiers hommes, on arrive à « la fable de la monogamie et de la fidélité conjugale<sup>68</sup> » (p. 88).

C'est sur l'issue de l'épisode d'amour que Schmidt est obligé de trancher, pour rendre son récit cohérent. Il trouve une solution très proche de la réalité des faits, dont il ne connaît, grâce aux témoignages qu'il a recueillis, que la phase finale : la formation d'une famille "classique". Mais cet événement survient, dans son récit, bien plus tôt que dans la réalité. Le narrateur choisit en effet de faire partir Annibale qui se sacrifie pour l'amour d'Elèda. Il prend sans doute appui sur une petite phrase prononcée par Annibale : « J'ai peur que tu n'aimes Cardias plus que moi, parce qu'il est plus intelligent que moi<sup>69</sup> ». En partant de cette crainte, Schmidt fait d'Annibale un héros positif, alors que d'après les descriptions de Rossi, il était jaloux, coléreux, alcoolique, et surtout, il avait été dans un premier temps choisi par Adele Serventi qui ne rejoint définitivement Rossi, comme nous l'avons vu, que quelques années plus tard. Intuitivement, Schmidt ne fait qu'abrèger ce délai et allège ainsi les souffrances sentimentales de Cardias/Rossi.

Il est une autre souffrance, bien réelle elle aussi, que Schmidt décrit largement : celle que le protagoniste éprouve à la mort de ses enfants (p. 100). Dans la réalité, Rossi a perdu une fille et non deux, et ce décès est survenu non pas pendant mais après la fin de l'expérience communautaire<sup>70</sup>. Schmidt l'intègre toutefois à la vie de la Cecilia, en donnant à l'événement un certain relief puisqu'il y consacre le dernier chapitre, intitulé « O Drama », juste avant l'épilogue. Dans la trame narrative, le drame précède immédiatement la fin de l'expérience communautaire, ce qui donne à l'amour paternel une place de premier plan parmi les différentes formes d'amour que Schmidt met en scène. L'amour pour le fruit de sa chair était déjà un élément moteur du récit : les personnages du comte et de la comtesse avaient accepté de se séparer du médaillon en or qui contient le portrait de *la bambina*, pour permettre à la communauté d'acheter les semences nécessaires à sa survie. Schmidt veut atteindre, par ce biais aussi, une sorte d'universalité : la douleur de perdre un enfant étant partagée par toutes les classes sociales, tous les êtres humains ; elle est compréhensible par tous et engendre forcément l'empathie.

Ce procédé narratif nous rapproche singulièrement de l'ouvrage de Zelia Gattai qui comporte lui aussi deux mort d'enfants.

### **...à l'éloge de la famille**

---

<sup>68</sup> « a fábula da monogamia e da fidelidade conjugal ». Voir le texte original dans *Un episodio d'amore*, op. cit., p. 54.

<sup>69</sup> « Ho paura che amerai Cardias più di me, perché è più intelligente di me », *Un episodio d'amore*, op. cit., p. 52.

<sup>70</sup> C'est Pierina qui meurt à la fin de l'année 1896 à l'âge de quatorze mois. Giovanni Rossi à Alfred Sanftleben, Taquari, 18 avril 1896, in Alfred Sanftleben, op. cit., p. 265. Ebe était bien née à la colonie en 1893. Naîtra ensuite Giannina en 1897.

Dans *Anarquistas graças a Deus*, le récit qui concerne la Cecilia débute justement par la mort d'une petite fille prénommée Hiena survenue lors du voyage qui conduit les Gattai à Palmeira : la mère avait le mal de mer et, ne retenant pas la nourriture, elle n'avait plus assez de lait pour son bébé qui meurt de dénutrition. Ce décès permet aussi de faire le lien avec le deuxième récit de voyage et d'immigration que contient l'ouvrage, celui des grands-parents maternels qui perdent eux aussi un jeune enfant, Carolina, peu après leur arrivée au Brésil. Ces événements familiaux ont particulièrement impressionné Zélia Gattai puisqu'elle les reprend et en développe la charge émotionnelle dans un autre ouvrage, paru en 2000 sous le titre *Città di Roma* et publié, sous le même titre, en traduction italienne, en 2006<sup>71</sup>. Ce second récit s'ouvre d'ailleurs avec la mort de cette « tante de deux ans ».

On voit, avec cet exemple, comment s'organisent les ouvrages de Zélia Gattai : le lecteur assiste au déroulement du fil de la mémoire, par association d'idées. De façon tout à fait logique, le premier recueil de souvenirs commence par une description de la maison d'enfance et de souvenirs qui y sont liés, par le mariage des parents, puis par la naissance de la narratrice. Petit à petit se mettent en place les personnages et les événements de cette famille italo-brésilienne, vénéto-toscane et catholico-anarchiste. Le père, Ernesto, est un des fils du grand-père Francesco qui avait entraîné toute la famille dans l'aventure de la Cecilia. La mère, Angelina, provient d'une famille qui a suivi le parcours des ouvriers agricoles dans les *fazendas* de café, deux chemins différents et pourtant semblables, nous dit Zélia Gattai dans *Anarquistas graças a Deus* puis dans *Città di Roma*, reprenant une remarque de son grand-père maternel.

Contrairement à Schmidt qui se penche sur la Cecilia en tant qu'expérience politique et humaine, Zélia part à la recherche de ses racines familiales et trouve en chemin la Cecilia. Son récit passe à travers le filtre de la mémoire personnelle et familiale, mais d'une mémoire qu'on reconstruit pour la communiquer, embellie, arrangée.

Pour en arriver à ces conclusions, il n'est pas indispensable de « mener l'enquête » sur les procédés narratifs utilisés par l'auteur. En effet, si l'on en croit les propos d'Antonella Fiori (*D La Repubblica*) rapportés sur la jaquette de l'édition italienne, une lecture attentive et sensible de l'ouvrage permet de comprendre à quel point Zélia Gattai s'est impliquée les souvenirs de ses personnages : « Ses mémoires ressemblent à des romans. Pour revivre la vie plus que pour s'en souvenir<sup>72</sup> ». Cette impression ressort sans doute des traits de caractères et des pensées que Zélia attribue à ses personnages, qu'elle décrit dans les moindres détails, de sa capacité à les faire vivre et s'émouvoir sous les yeux du lecteur. Elle ressort peut-être aussi de certains détails d'écriture qui montrent le degré d'identification de Zélia avec ses personnages : par exemple à la page 37 de l'édition italienne, dans un long monologue de la *zia Margarida* sur la mort de sa petite sœur Carolina où la traductrice relève l'emploi erroné de « mes grands-parents » au lieu de « mes parents ».

Sur l'épisode précis de la Cecilia, il est possible de vérifier ces re-crétions en se rapportant à l'ouvrage de Schmidt qui a servi à élaborer certaines parties du récit, présentées comme des souvenirs. Il serait fastidieux et inutile de faire une liste de ces « enrichissements », mais il est nécessaire d'illustrer ce processus de reconstruction. Ainsi,

---

<sup>71</sup> Zélia Gattai, *Città di Roma*, Rio de Janeiro, Record, 2000, traduction italienne, *Città di Roma*, Milan, Sperling et Kupfer, 2006. Notons que de courts extraits avaient été traduits dans la rubrique « Dialoghi fra storia e letteratura » de *A Rivista anarchica* dès novembre 2003. Il est intéressant de voir comment l'auteur de l'introduction, Gianni Alioti, fait le lien avec l'immigration d'aujourd'hui en Italie, donnant pour titre à son texte « Quando i migranti eravamo noi ! » : <http://www.anarca-bolo.ch/a-rivista/294/45.htm>. Notons encore que cette même rubrique, dirigée par Massimo Ortalli, s'était déjà intéressée à l'ouvrage de Zélia Gattai, *Anarquistas graças a Deus*, en février 2002 : <http://www4.datacomm.ch/anarca-bolo/a-rivista/278/32.htm>.

<sup>72</sup> « Le sue memorie sembrano romanzi. Per rivivere la vita, più che per ricordare. »

nous voyons que Zélia Gattai place le récit d'une dizaine de pages (149 à 160) adapté du roman d'Afonso Schmidt, auquel elle ajoute les souvenirs que lui a rapportés son oncle paternel, dans la bouche de son père, qui devient, le temps d'une soirée, un conteur pour la famille réunie. Ce conte familial repose surtout sur les circonstances du départ, sur le rôle – légendaire – de Dom Pedro II et Carlos Gomes dans la naissance de la Cecilia, et sur le voyage lui-même, plutôt que sur la vie de la communauté, où la famille est restée non pas deux ans, comme elle le dit, mais trois mois. Il n'est pas question, dans ce récit, de l'épisode d'amour libre.

C'est un autre moment familial et chaleureux qui permet la découverte du passeport des grands-parents paternels. Un jour de désobéissance, Zélia ouvre avec ses grandes sœurs une armoire fermée à clef. Les fillettes étalent leur trésor sur le lit des parents :

Le *Passeport d'immigration* de la famille Gattai, ouvert sur le lit, était alors lu à voix haute : la famille, composée du mari, de la femme et de cinq enfants, était autorisée à voyager sur le navire *Città di Roma*, qui partirait de Gênes à destination de Santos, Brésil, le 20 février 1890<sup>73</sup>.

C'est aussi sur ce "document" que les fillettes découvrent le prénom étrange (Hiena) de la tante qu'elles n'ont jamais connue, morte à peine débarquée au Brésil. Le nom du bateau et la date indiquée sont bien ceux que rapporte Schmidt pour le voyage des pionniers de la Cecilia, un détail d'ailleurs authentique, donné par Rossi lui-même. Ce bateau avait toutefois pour destination Rio de Janeiro. On peut d'ailleurs consulter aux Archives nationales de Rio de Janeiro le registre où est retranscrit le nom de tous les passagers et où l'on retrouve les cinq pionniers<sup>74</sup>.

La famille Gattai, elle, a voyagé en mars 1891<sup>75</sup>, mais le nom du bateau ne nous est pas parvenu. Dans le cas des grands-parents maternels de Zélia Gattai, les Da Col, les recherches seraient plus faciles puisqu'elle rapporte, dans *Anarquistas graças a Deus*, qu'ils sont arrivés en 1894. En effet, depuis 1892, avant d'être redirigés vers leur destination finale, les immigrants étaient accueillis à l'*Hospedaria* de São Paulo qui venait d'être construite. Il est probable qu'une recherche au *Museo do Imigrante*, qui s'est installé dans une partie des locaux de l'*Hospedaria*, permettrait de retrouver le volume où a été enregistrée l'arrivée des Da Col. Mais ce n'est pas cette démarche d'historien que choisit Zélia pour la reconstruction de sa mémoire familiale car dans son second volume, elle change la date d'arrivée des Da Col pour les faire voyager sur le même bateau que les Gattai, ce *Città di Roma* qui part de Gênes en février 1890, ce qui permet là aussi des recoupements narratifs et émotionnels<sup>76</sup>. Elle veut ainsi accentuer la ressemblance entre les deux parcours d'immigration, rapprochant davantage la Cecilia de l'histoire de la grande émigration italienne que de l'histoire de l'anarchisme.

On trouve tout de même dans son récit des traces de la présence anarchiste italienne à São Paulo et, au fond de l'armoire interdite, quelques ouvrages d'auteurs anarchistes, Pietro Gori, Bakounine et Kropotkine, soigneusement rangés à côté de la *Divine comédie*, illustrée par Gustave Doré et d'ouvrages de Victor Hugo et d'Émile Zola. Il est impossible de savoir si la bibliothèque familiale et les souvenirs anarchistes de la famille sont le

---

<sup>73</sup> « O Passaporte de Imigração da Família Gattai, aberto sobre a cama, era agora lido em voz alta : a família, composta de marido, mulher e cinco filhos, estava autorizada a viajar no navio *Città di Roma*, que partiria de Gênova com destino a Santos – Brasil –, no dia 20 de fevereiro de 1890. » Zélia Gattai, *Anarquistas graças a Deus*, op. cit., p. 129.

<sup>74</sup> *Arquivo nacional*, Rio de Janeiro, Registre n°40 des entrées à l'*Hospedaria dos imigrantes*.

<sup>75</sup> « Le parcours emblématique de Francesco Gattai », article cité. Tous les renseignements biographiques proviennent du dossier de police de Francesco Gattai, conservé à l'Archivio Centrale dello Stato à Rome, Casellario Politico Centrale, n°2307, fascicule Francesco Gattai.

<sup>76</sup> *Città di Roma*, op. cit., p. 58.

résultat du même processus de « reconstruction » que le voyage et le séjour à la Cecilia des Gattai. Même si cette mémoire est reconstruite, voire réinventée, elle n'en est pas moins celle qu'on transmet et qui devient, de ce fait, caractéristique de la famille italo-brésilienne. Aux récits de voyage, à l'épisode de la Cecilia et à la bibliothèque familiale, à la présence d'anarchistes italiens au Brésil, il faut ajouter l'amour pour l'opéra, les habitudes alimentaires et sociales, la position des femmes dans la famille, les relations avec d'autres populations immigrées, la vie dans les différents quartiers de São Paulo... Le lien entre tous ces éléments est l'hommage rendu à la famille, qu'il s'agisse de la famille proche, de la famille anarchiste, de la famille au sens large, qui permet à l'individu de se construire, d'avancer, d'avoir des repères par rapport au groupe dont il vient, et qui appartient, au final, à une famille authentiquement brésilienne, « heureuse et joyeuse<sup>77</sup> ». C'est là l'essentiel du message que Zélia Gattai veut transmettre, aussi bien dans *Anarquistas graças a Deus* que dans *Città di Roma*, faisant disparaître les personnes mauvaises, dont personne n'est nostalgique<sup>78</sup>.

Une des clefs du succès de la Cecilia tient sans doute à cela : même si, au final, aussi bien dans sa version véridique que dans ses versions romancées, elle renforce la valeur qu'on attribue communément aux liens familiaux traditionnels, l'expérience communautaire et ses développements ont des échos tellement universels que chacun, auteur ou personnage, peut s'y reconnaître, ou y reconnaître une part de lui-même : Rossi continuera d'y rêver et remaniera toute sa vie le modèle communautaire, en donnant toujours plus d'espace de liberté à la femme ; la Cecilia offre la rédemption au paresseux qui se met à travailler, une deuxième vie au vieillard triste et malade, un asile d'amour pour les personnes marquées par la vie et par la souffrance ; Zélia Gattai y retrouve en partie ses racines. Pour beaucoup, comme pour Schmidt et sa fleur rouge citée en exergue, elle est une parenthèse d'harmonie où puiser l'énergie qui permet de croire encore et toujours à un idéal de liberté et de solidarité, au sein de la grande famille humaine.

Isabelle Felici  
Université du Sud-Toulon Var et CIRCE Paris 3  
<http://babel.univ-tln.fr/membres/felici.html>  
<http://circe.univ-paris3.fr>

---

<sup>77</sup> *Ibidem.*, p. 206.

<sup>78</sup> *Ibidem.*, p. 210.

## Bibliographie

- Dizionario biografico degli anarchici italiani*, 2 volumes, Pise, BFS, 2003-2005, *ad nomen*.
- Luisa Betri, *Cittadella e Cecilia : due esperimenti di colonia agricola socialista*, Milan, Edizioni del Gallo, 1971.
- La colonia Cecilia*, « Antologia della canzone anarchica in Italia. vol.2 Quella sera a Milano era caldo », I dischi del sole, Ala bianca.
- Jean-Louis Comolli, *La Cécilia*, version originale en italien sous-titrée en français, 1976, 113 min. distribution Filmoblic.
- Jean-Louis Comolli, *La Cecilia. Une commune anarchiste au Brésil en 1890. Dossier d'un film*, Daniel & Cie, 1976.
- Gigi Damiani, « Le colonie sperimentali. La colonia Cecilia di Giovanni Rossi », *Umanità Nova*, Rome, 8 février 1948. Traduit par E. Armand sous le titre « En marge des compressions sociales. La Cecilia », *L'Unité*, mai-juin 1948.
- Candido de Mello Neto, *O anarquismo experimental de Giovanni Rossi*, Ponta Grossa, Paraná, Editora da Universidade Estadual de Ponta Grossa, 1996.
- Isabelle Felici, « Mise au point sur l'histoire de la colonie Cecilia » *Les Langues Néolatines*, Paris, n°284, premier trimestre 1993.
- Isabelle Felici, « La colonia Cecilia : fra leggenda e realtà », intervention à la journée d'études sur *Giovanni Rossi (Cardias) 1856-1943 e la comunità sperimentale anti-autoritaria*, organisée par la Biblioteca Franco Serantini, Pise, 27 mars 1993. Texte paru dans *Rivista storica dell'anarchismo*, a.III, n°2, Pise, juillet-décembre 1996.
- Isabelle Felici, « A verdadeira história da colônia Cecília de Giovanni Rossi », *Cadernos AEL. Anarquismo e anarquistas*, Arquivo Edgard Leuenroth, Instituto de Filosofia e Ciências Humanas, Universidade Estadual de Campinas (São Paulo), n°8/9, 1998, p. 9-64. (traduction Edilene T. Toledo), article en ligne sous le titre « Imigração e Anarquismo : a verdadeira historia da Colônia Cecilia » sur <http://www.oriundi.net>, 7-28 juillet 2006.
- Isabelle Felici, *La Cecilia Histoire d'une communauté anarchiste et de son fondateur Giovanni Rossi*, Lyon, ACL, 2000.
- Isabelle Felici, « Anarchistes italiens au Brésil. Le parcours emblématique de Francesco Gattai », *Dialoghi*, vol. 5, n°1/2, Rio de Janeiro, 2003, p. 51-58.
- Isabelle Felici, « Anarchici italiani in Brasile. Il percorso emblematico di Francesco Gattai », *Rivista storica dell'anarchismo*, Pise, juillet-décembre 2003, p. 59-64.
- Zélia Gattai, *Anarquistas, graças a Deus*, Rio de Janeiro, Record, 1979. Traduction française : *Zélia*, Paris, Stock, 1982.
- Zélia Gattai, *Città di Roma*, Rio de Janeiro, Record, 2000. Traduction italienne, *Città di Roma*, Milan, Sperling et Kupfer, 2006.
- Rosellina Gosi, *Il socialismo utopistico. Giovanni Rossi e la colonia Cecilia*, Milan, Moizzi, 1977.
- Pier Carlo Masini, *Storia degli anarchici italiani. vol.1, Da Bakunin a Malatesta*, Milan, Rizzoli, 1969. Deuxième édition, augmentée, en 1974.
- Helena Isabel Mueller, *Flores aos rebeldes que falharam. Giovanni Rossi e a utopia anarquista : colônia Cecília*, thèse d'histoire, Université de São Paulo, 1989.
- Renata Pallottini, *Teatro brasileiro. Colônia Cecília*, Porto Alegre, Editora tchê !, 1987.
- Robert Paris, « L'Italia fuori d'Italia. Gli italiani in Brasile », in *Storia d'Italia, Dall'Unità a oggi*, Turin, Einaudi, 1975, p. 595-596.

- Giovanni Rossi, *Socialismo pratico. Note storiche compilate da Giovanni Rossi*, [1893] manuscrit non publié, Institut International d'Histoire Sociale d'Amsterdam, fonds Giovanni Rossi.
- Giovanni Rossi, *Cosa vogliono i contadini. Veglia in un podere toscano raccontata da Giovanni Rossi*, Milan, Biblioteca socialista della *Plebe*, n°11 et 12, 1883.
- Giovanni Rossi, *Un comune socialista*, 5<sup>e</sup> édition, Livourne, Tip. E. Favillini, 1891. Le troisième chapitre de cet ouvrage, consacré au voyage des colons de la Cecilia et à leur arrivée au Brésil, a été pré-publié, présenté et annoté par nos soins, par CIRCE, Université de la Sorbonne Nouvelle-Paris 3, 1994.
- Giovanni Rossi, *Cecilia. Comunità anarchica sperimentale. Un episodio d'amore nella colonia Cecilia*, Biblioteca del *Sempre Avanti*, n°7, Tip. S. Belforte, Livourne, 1893. Nouvelle édition : Pise, Biblioteca Franco Serantini, 1993.
- Giovanni Rossi, *Il Paraná nel secolo XX*, in Rosellina Gosi, *Il socialismo utopistico. Giovanni Rossi e la colonia Cecilia*, Milan, Moizzi, 1977, p. 143 à 171.
- Alfred Santleben, *Utopie und Experiment. Studien und Berichten von Dr Giovanni Rossi ("Cardias") nebst Artikeln von : Sestilio Rossi, Filippo Turati, Ettore Guindani, Luigi Molinari, Leonida Bissolati, C. Timmermann, Johann Most, Peter Kropotkin, A. Cappellaro, François Coppée, Georges Montorgueil, Rouxel, Jean Grave, Errico Malatesta. Gesammelt und übersetzt von Alfred Sanftleben "Slovak"*, Zurich, 1897. Réédition à Berlin par Karin Kramer Verlag en 1979.
- Afonso Schmidt, *Colônia Cecília, romance de uma experiência anarquista*, São Paulo, Brasiliense, 1980. Première édition : *Colônia Cecília, uma aventura anarquista na América*, São Paulo, Anchieta, 1942.